

Words, words, words...

En 2006, dans un essai publié à La Fabrique, Éric Hazan se proposait de décrypter ce qu'il nommait la « LQR », soit le discours de l'idéologie de la Cinquième République. Son modèle revendiqué en la matière était le célèbre *LTI* de Viktor Klemperer, remarquable réflexion de philologue sur les vocables du III^e Reich tels qu'ils étaient martelés par la propagande hitlérienne dans les journaux, à la radio, comme par le peuple allemand. Le projet de Hazan, audacieux et sympathique, a rapidement montré ses limites : le matériau rassemblé appartenait presque exclusivement aux médias officiels et, surtout, quelle qu'ait été l'implication de son engagement, eh bien, il faut reconnaître que Hazan n'écrit pas à une époque où il encourt la déportation au cas où quelque police de la pensée viendrait à faire main basse sur le disque dur de son ordinateur. À cet égard, le texte de Klemperer reste indépassable : il a été rédigé, dans l'urgence d'être et de dire, par un homme qui, chaque fois qu'il posait la plume sur le papier, *jouait sa vie*.

Il n'en demeure pas moins que le fantasme de parachever l'hypothétique *Dictionnaire du « c'est dans l'air »* est aujourd'hui encore vivace, et naguère l'on en trouvait à foison dans les vitrines des librairies, sous les signatures de Jean-François Kahn, d'Alain Soral ou de Philippe Muray... Se confronter à la langue de son temps, pour un esprit critique, constitue en effet un défi majeur, sans doute le seul qui vaille dans le parcours d'un intellectuel, et ce, même s'il est voué à un échec inéluctable. Flaubert éprouva d'ailleurs la démesure de ce travail, dans son acception herculéenne, et comprit très tôt que recenser les mots galvaudés, les opinions toutes faites, revenait en somme à dresser l'encyclopédie de la Bêtise humaine. Une tâche qu'il était préférable d'assigner à Bouvard et Pécuchet, figures ployées pour l'éternité sur l'écrivoire d'un labeur infini.

Les Nouveaux mots du pouvoir, Abécédaire critique des Éditions Aden ose retenter cette folle aventure de traquer les mots ayant glissé de la sphère politico-journalistique à la doxa, leur(s) sens ainsi que les représentations auxquelles ils sont mentalement associés. Cela donne un volume riche de près de cinq cents pages et de plus de cent définitions. C'est beaucoup et fort peu à la fois, pour un florilège qui offre finalement un intérêt inégal et des travers évidents.

La plupart des acronymes, concepts, néologismes, anglicismes, locutions figées, etc., regroupés ici sont jeunes – ou ont du moins été récemment « réactivés » – et appartiennent indéniablement au langage du pouvoir, en tout cas *d'un certain* pouvoir : celui du libéralisme triomphant appuyé sur sa plus fidèle alliée, la démocratie de marché. Il s'agissait pour les septante collaborateurs appelés en renfort de fournir, pour un ou deux termes, une étymologie ou une première occurrence attestée, un aperçu de sémantique historique, enfin des exemples d'utilisation contemporaine. Cette démarche, a priori passionnante, débouche sur des approches et des réalisations très variables. Elle permet néanmoins de suivre l'émergence et la résurgence de termes aussi aveuglément intégrés que « compétitivité », « entrepreneurial », « France d'en bas », « plan stratégique », « créativité » ou « jeunes », brillamment traités, dans leur ordre respectif, par Marc Chopplet, Pierre Musso, Christine Servais, Christine Pagnouille, Gérard Mans et Héloïse Pourtier.

À ces entrées, et à d'autres envisagées avec autant de sérieux et de pertinence, en sont adjointes plusieurs dont on discerne peu l'importance : ainsi de la première (place pourtant cruciale) dédiée à l'adjectif « abracadabrantesque », qui relève de l'anecdote chiraquienne éculée ; aux phatèmes « voyez-vous » ou « écoutez », que l'on peut difficilement estampiller de « nouveaux » ; à l'effet de manche sarkozien « je suis de ceux qui... », déjà presque hors concours dans la mesure où le Premier ministre qui en était friand en campagne électorale est désormais confortablement installé à l'Élysée. La maladresse serait vénielle si, aux antipodes de ces « respirations » (selon la terrible expression consacrée lors des récitals de poésie), l'on ne tombait sur des fiches techniques d'une aridité face à laquelle le plus lyophilisé des étudiants en HEC agiterait le drapeau blanc. Relèvent de cette catégorie celles qui abordent des notions d'éco-pol, plus ou moins pointues, comme « OPA hostile » ou l'obscurissime « ERT » (Table Ronde des Industriels Européens). Et puis, il y a ces OLN (Objets Linguistiques Non Identifiés)

qui nécessiteraient une clarification drastique, à l'instar de la glose sur « sensible ». On en ressort ébloui, des guillemets plein les pupilles, mais guère plus instruit.

Une telle disparate de tons et de niveaux d'exigence déforce la ligne de front sur laquelle devrait se situer le propos. Sans compter que l'homogénéité de l'ensemble pâtit d'une oscillation permanente entre références « franco-françaises » et « belges » (et encore, là non plus, les choses ne sont pas toujours claires). Il est vrai que la partie francophone du Royaume est perméable à de nombreuses désignations hexagonales ; mais si l'on conçoit qu'un Wallon resitue qui fut Jean-Pierre Raffarin, on se demande quel poids les citations de Joëlle Milquet, Présidente du Centre Démocrate Humaniste, pourraient avoir aux yeux d'un Francilien... Sous prétexte de dénoncer le Pouvoir, qui a partout, nous sommes d'accord, la même sale trogne et les mêmes stratégies insidieuses, on ne peut cependant amalgamer deux régimes aussi différents que ceux de la République et de la Monarchie constitutionnelle sans risquer d'aboutir à la création d'un drôle d'hybride. Cela se ressent notamment au moment où sont évoqués les systèmes éducatifs ou sociaux des deux pays.

On perçoit également assez mal pourquoi avoir tartiné de longs paragraphes sur le Processus de Bologne, entériné depuis belle lurette. L'analyse cède ici le pas au descriptif sec, ce qui laisse l'esprit critique sur sa faim, voire le désamorce, puisqu'il est impensable de prétendre s'opposer rétroactivement à une décision politique dont les principes sont largement d'application. En outre – et bien que ce soit se livrer à un mauvais procès car le réservoir des sujets est incontestablement abyssal –, on déplorera de cruelles absences, à commencer par « progrès » et ses dérivés, inclus d'office dans la notice « conservateur ». Un parti pris surprenant, quand on sait que c'est sur cette idée que repose l'essentiel de l'imposture libérale et que même la droite n'a plus que ce mot à la bouche. L'étude d'« évaluation », axée uniquement sur celle de l'employé en entreprise, ne nécessiterait-elle pas un complément quant à l'évaluation scolaire, fondement de la logique de mise en grille à laquelle doit se conformer l'individu moderne ? Et pour une prochaine mouture, pourquoi ne pas ajouter « gestion », « ressources humaines », ou, simple suggestion, ... « communication » ?!

Pour conclure, venons-en à l'endroit de cet ouvrage où le bât blesse le plus, à savoir la façon dont il nous est présenté. Dans sa préface, son maître d'œuvre, Pascal Durand, n'hésite pas à le mettre dans la lignée du *Dictionnaire des Idées reçues* et des exégèses des lieux communs menés par Léon Bloy et, quelques décennies plus tard, Jacques Ellul. Le piédestal est un tantinet trop haut levé. Les titres précités sont le fait d'auteurs solitaires, d'esprits totaux (et, détail piquant, de tendance plutôt « réactionnaire ») qui prirent à bras le corps le langage d'une société dont ils se voulaient les observateurs distants, quand ce n'est marginaux. De A à Z donc, la cohérence de style et de regard y règne, pour verser parfois dans le pamphlet pur et simple. Dans *Les Nouveaux mots du pouvoir*, seuls des « spécialistes » ont voix au chapitre, avec ce que cette étiquette comporte de valorisant, mais aussi de restrictif. Lorsque Durand avance que cet abécédaire « mêle rigueur et ironie », on ne partage qu'à moitié son enthousiasme, mais peut-être se trouvera-t-il des lecteurs dont les zygomatiques frémiront devant « spin off », « cercle de la raison » et « dérégulation ». Enfin, si l'on adhère pleinement à l'initiative qui consiste à doter le grand public d'« un instrument de connaissance » de la novlangue actuelle, on sourira doucement face à la pose de l'intellectuel qui, ajustant son treillis de papier pour prendre le maquis métaphorique du Savoir, en arrive à qualifier « l'objet que le lecteur tient entre ses mains » d'« arme ». Ni plus ni moins. N'est-ce pas justement là ce que l'on appelle « se payer de mots » ?

Frédéric SAENEN

Pascal DURAND (dir.), *Les Nouveaux mots du pouvoir, Abécédaire critique*, Éditions Aden, 480 pp., 25 €.